

Aujourd'hui des incarcérés restent jusqu'à huit mois sans être interrogés, sans savoir de quelle autorité ils dépendent; leur saleté est repoussante, ils n'ont pas de matelas, pas de couvertures; pour le motif le plus futile, ils sont jetés au cachot.

Dans les infirmeries, continue Trillessier, j'ai vu de véritables cadavres vivants qui avaient tout au plus la force de chuchoter qu'ils mouraient de faim. Les morts demeurent souvent plusieurs heures sur les lits et tous les malades attendent la fin par la famine." Voici encore cinq lignes extraites de la presse bolchevique en date du 31 janvier 1919, naturellement avare pour des aveux de ce genre : "L'inspection des prisons Rojdestvensky a donné lieu aux constatations suivantes: trop grande concentration de détenus; absence complète de désinfection; absence de bains; effroyable quantité de parasites; épidémie de typhus exanthématique que n'enraye aucune mesure d'hygiène." Un inspecteur des prisons bolchevisques finit par confesser qu'il aurait mieux valu fusiller tous les détenus que de leur infliger le martyre de l'incarcération.

Parfois, mais de plus en plus rarement, au prix d'incroyables pots-de-vin—cinq ou six cent mille roubles, c'est la taxe—un damné réussit à s'évader. Un témoignage vivant précise et aggrave les réalités connues seulement par bribes.

L'écrasante majorité de la clientèle "tchékiste" ignore les motifs de sa détention: malgré le décret de Lénine qui prescrit l'interrogatoire dans les 48 heures, des malheureux agonisent six mois, neuf mois, un an, en arrivent à supplier comme une aumône le privilège d'une fusillade ou se fracassent le crâne contre les pierres muettes.

Qui peut leur répondre ? Le Comité exécutif pan-russe est loin; les tribunaux révolutionnaires sont impuissants devant la "Vé-tché-ka" et, pour pénétrer à la "Vé-tché-ka", il faut négocier un laissez-passer pendant des semaines et des semaines; même les "défenseurs publics", remplaçants des avocats d'hier, n'y sont presque jamais admis: ainsi écrit, non pas une "feuille bourgeoise", mais les "Izvestia", le messenger officiel du "Tzik" et, si l'organe par excellence des soviets se permet cette franchise, que doit être la vérité?

Des misérables décharnés, pouilleux, noirs de crasse, se traînent à genoux dans les casemates, supplient les gardes-chiourmes de leur expliquer pourquoi ils sont là. Quelques-uns ont été happés au passage, dans une cour de prison, pendant qu'ils mendiaient un renseignement sur l'un de leurs proches. D'autres ont été murés vivants pour être revenus chercher leurs galoches oubliées dans l'escalier d'une geôle. Des témoins, bousculés par hasard parmi les inculpés, ont pris le chemin de la prison pour prendre bientôt celui du poteau d'exécution. Un scribe illettré épelle laborieusement les noms, escamote les syllabes, falsifie les états civils; une lettre de plus, une lettre de moins, suffisent pour condamner à mort: au lieu d'un verdict, une faute d'orthographe.

Et, pour toute réponse, les soldats rouges se souviennent des répliques imposées par la discipline d'antan : "Nous ne pouvons savoir, c'est l'affaire des chefs", et les Chinois, mis en joie par des lamentations qu'ils ne comprennent pas, se bornent à déchausser une denture portée dans un rire atroce. Bien des fois un ordre de libération est signifié déjà à des cada-